

ronne sur la tête, a oublié le vieillard, père infortuné qui l'a portée quatre cents lieues pour l'arracher au fer des assassins.

CHAPITRE XXXII.

LE SOLITAIRE.

Les journées, les semaines, les mois s'écoulaient, et personne n'avait revu Ben-Joseph, personne n'en avait entendu parler. Depuis l'entrevue de Kasimir, où il lui développa ses desseins, il avait disparu. En vain les rabbins commandèrent à ses coreligionnaires de faire les recherches les plus minutieuses pour découvrir son sort ; aucun

ne fournit le moindre renseignement. On se répandait en conjectures, les uns pensaient qu'il était allé en pèlerinage dans la Terre-Sainte; les autres l'accusaient d'avoir attenté à ses jours, bien que le suicide fût presque inconnu parmi les Israélites; tous le regrettaient, le pleuraient. Longtemps les synagogues retentirent de chants lugubres en sa mémoire. Cependant, au bout de quelques années, lorsque la prospérité de la Pologne alla en augmentant sous le règne bienfaisant de Kasimir, quand la religion de Moïse fut à l'abri de toute persécution, on commença à oublier le chef en sentant moins le besoin de ses conseils et de son dévouement. Les Juifs se livrèrent tout entiers à l'industrie et au commerce, fondèrent des colonies, bâtirent des villes, et introduisirent de nouvelles manufactures en Pologne. Les nobles et les prêtres aimaient à

se parer du drap et de la toile fabriqués par ces mêmes Israélites qu'ils méprisaient et haïssaient pour leur supériorité dans toutes leurs entreprises, et principalement à cause des fortunes immenses que quelques-uns d'entre eux avaient ramassées à la sueur de leurs fronts. Mais aussi les Juifs, en même temps que tout leur réussissait, peu à peu perdirent mémoire de leurs vœux, de leur mission, ils ne pensèrent plus au Messie, ni à Jérusalem. On cessa tout à fait de s'occuper de Ben-Joseph, on eût dit qu'il n'avait jamais existé. C'est le malheur qui inspire l'espoir et la foi. Dans la prospérité, on perd aisément la prévoyance de l'avenir pour ne s'occuper que des jouissances du présent.

Cependant Ben-Joseph n'avait jamais eu la pensée de se donner la mort, et il n'avait pas quitté son pays natal. Mais trompé dans ses espérances, forcé d'abdiquer ses grands pro-

jets qui avaient formé la pensée, le but, la poésie de sa vie, il a résolu de se séparer du monde, de fuir les hommes qui ne l'ont pas compris, et auxquels il ne peut plus être utile.

Voyez un homme de conviction profonde, un chef de parti et de doctrine qui sut grouper autour de lui un nombre de croyants dont il était le guide et l'espoir. Qu'il succombe dans la lutte, que ses adversaires triomphent, et nonobstant que sa cause soit restée sainte, nonobstant que ses devoirs aient tous été remplis, ne le cherchez pas au milieu du monde et de ses fêtes. Le deuil au cœur, toute joie lui devient importune, tout plaisir lui devient amer; la vue d'un ciel serein lui fait mal. Il quitte amis, frères, famille, recherche l'isolement, s'ensevelit dans l'ombre et le silence. Abandonnant les méditations profondes, les études abstraites, il se trouve heureux quand il peut étourdir sa douleur

par les occupations les plus vulgaires : on le verra prendre plaisir au travail routinier le plus capable, en fatiguant le corps, d'amortir la pensée.

Contemplez encore cet homme de génie que son siècle n'a pas compris, qui a travaillé pour des ingrats, qui fut la risée des ignorants présomptueux auxquels il apportait la science et le bonheur. Voyez comme il s'éloigne des hommes, comme il se sépare de ses amis, même de ses admirateurs ! Que lui fait l'assentiment de quelques-uns, à lui qui devait voir le monde à ses genoux. Il préfère souffrir isolé, et mourir sans témoin, que de vivre au milieu de ceux dont il voulait le suprême bonheur, et qui ne le payèrent que d'insultes et de dédain.

Enfin, examinez la vieillesse d'un monarque qui a perdu sa couronne, et n'a pas d'espoir de la reconquérir. Croit-on qu'il

emploiera les richesses dont il demeure possesseur à s'entourer de luxe, de magnificence et d'une foule joyeuse? non, il éloigne, au contraire, de sa personne tout ce qui peut rappeler le passé; repoussant les fêtes et les hommages, il ne recherche que la solitude et l'obscurité; il lui semble que chacun le montre au doigt, disant : voilà celui qui jadis fut puissant, et qui n'est rien aujourd'hui.

Or, si un chef de parti vaincu, un homme de génie bafoué, un roi détrôné, se retirent du monde dont ils ne peuvent supporter le contact, qu'en sera-t-il du chef israélite, chez lequel tous ces désastres à la fois se concentrent pour déchirer son ame et briser sa destinée! Plus malheureux qu'un chef de parti abattu, car il dirigeait les efforts de tout un peuple, plus souffrant qu'un roi détrôné, car il était l'idole de toute une nation, plus désillusionné que tous les génies

bienfaiteurs du monde, car déjà il se regardait comme le Messie de l'humanité régénérée : le monde jadis si plein de merveilles, si poétique à ses yeux, où, à chaque pas, il croyait sentir la main divine dont il était l'instrument, le monde lui apparaît comme un vaste tombeau habité par des cadavres. Les hommes lui font pitié, quand il les voit s'occuper de travaux mesquins, qui n'ont de but que la nourriture quotidienne, ou bien le plaisir d'amasser de l'or : eux qu'il voulait conduire à la conquête du globe, pour assurer au monde l'abondance et la paix éternelle.

Au pied des Carpathes, au milieu de rochers inaccessibles, où les montagnards les plus courageux n'eussent osé pénétrer, près du lac des Grenouilles, Ben-Joseph s'était choisi une retraite, ou plutôt un tombeau. La bible et quelques livres des rabbins savants, une

table qui lui servait en même temps de lit, un tronc d'arbre coupé qui lui servait de chaise, un couteau, une petite hache, étaient les seuls objets dont il avait voulu garder la possession. Dans cet endroit entièrement isolé des hommes, Ben-Joseph passait ses jours dans la lecture et dans la méditation, n'attendant de terme à ses maux que celui de sa vie.

Une seule personne avait connaissance de sa retraite, une seule personne venait parfois le visiter; c'était Grégoire.

Que d'efforts n'a-t-il pas déjà tentés pour l'arracher à sa retraite, pour faire luire en son âme quelque rayon d'espoir, lui rendre le désir d'être utile aux autres, ou de goûter lui-même quelque bonheur. Comme il aime à lui peindre les merveilles du règne de Kasimir, la prospérité et la puissance de la Pologne, la protection dont jouissent tous

les cultes, toutes les croyances; avec quel empressement il lui apporte les nouvelles qu'il croit propres à l'intéresser et ébranler sa résolution. Mais tout est vain. Ben-Joseph, sombre, taciturne, sardonique, ne voit rien de stable dans cette prospérité factice, cette tolérance arbitraire; quand Grégoire lui décrit les villes qui s'élèvent, l'industrie et le commerce qui fleurissent, les habitants de la Pologne libres et heureux, qui bénissent leur sort, Ben-Joseph sourit de pitié, comme s'il voulait dire : *Patientia, verra qui vivra.*

Des années se passèrent ainsi. Grégoire toujours s'efforçant de consoler son ami, de le rendre à ses coreligionnaires, à son pays, Ben-Joseph s'obtinant à rester dans cet endroit désolé et sauvage comme son âme.

Une fois Grégoire arriva en toute hâte, criant d'aussi loin qu'il voit son ami : Ben-

Joseph, je t'apporte de bonnes nouvelles.

Celui-ci l'écoute patiemment, mais sans intérêt, comme un être devenu insensible aux événements de cette terre.

— Quels étaient, dit Grégoire, les ennemis les plus redoutables des serfs infortunés et de tes frères persécutés? N'étaient-ce point le pan de Wola et le prêtre Martin? Eh bien! tous deux n'existent plus, tous deux ont enfin subi leur juste châtement. Loin d'être désarmés par la générosité de Kasimir, ils tramaient de nouveaux complots. Le prêtre avait poussé l'insolence jusqu'à menacer le roi de l'excommunication, s'il n'éloignait Esterka de son palais, disant hautement que c'était un péché mortel de vivre avec une femme de la race déicide. Le roi, indigné, le fit arrêter, et l'on trouva un acte signé de lui et du pan de Wola, où ils osaient, au nom de l'église et de la

nation, proclamer la déchéance de Kasimir, et la vacance du trône. Cette fois, le roi n'a pas voulu pardonner aux coupables endurcis dans le crime; il a ordonné de jeter le prêtre dans la Vistule, le noble dans un cachot où il doit périr par la faim (*). Va au bord de la rivière, tu y verras une foule immense qui poursuit de ses regards le cadavre du moine, et que les flots semblent repousser, comme s'ils redoutaient le poison de la haine qu'exhalait son âme. Quant au pan de Wola, il a expiré en implorant un morceau de pain, une goutte d'eau.

Grégoire resta étonné que cette nouvelle qu'il apportait avec tant d'empressement ne produisit aucune impression sur Ben-Joseph.

— Eh bien! qu'en dites-vous? lui demanda-t-il.

(*) Historique.

— Deux misérables de moins, voilà tout!

— Mais ils étaient les plus persévérants et les plus dangereux adversaires des serfs et des Juifs.

— Les plus imprudents, oui, mais les plus dangereux, non. Quand je rendis la liberté au pan de Wola pour racheter celle de ta femme, je savais que tôt ou tard il périrait comme il l'a mérité.

Pauvre Grégoire! sa tendre amitié, sa persévérance, ne pouvaient donc rien sur l'esprit de son ami. Cependant il ne se découragea point, et espéra que le temps lui amènerait une circonstance plus favorable.

Il advint un jour que le bruit des cloches et le son des fanfares, et les cris tumultueux du peuple, se réunirent dans un tel fracas de fête joyeuse à Krakovie, que le retentissement en parvint jusqu'à la retraite de

Ben-Joseph, au fond des Carpathes. Et bientôt il vit arriver Grégoire, qui accourait lui rendre compte de ce qui se passait. Il était plus gai qu'à l'ordinaire, car cette fois il avait l'espoir de fléchir son ami.

— Écoute, lui dit-il, après l'avoir préparé à entendre d'importantes nouvelles; il faut que je t'ouvre mon cœur tout entier. Je n'aimais pas les Juifs; les jugeant sur l'apparence, je les croyais cupides, superstitieux; ce qui est chez eux le résultat d'une longue oppression, je l'attribuais à leur croyance. Lorsque tu m'as énuméré leurs maux, j'ai commencé à compatir à leur sort; et lorsque tu m'as démontré que nous n'avons pas le droit de nous appeler chrétiens tant qu'il y a parmi nous des maîtres et des esclaves, des grands qui regorgent de richesses et des pauvres qui meurent de faim, des femmes qui se livrent à la corruption